

La population d'ours cantabrique forme deux noyaux : l'occidentale, la plus nombreuse, essentiellement dans les Asturies, est présente aussi en Galice et León; l'orientale, en Castille-León, passe sporadiquement sur le versant des Asturies et de la Cantabrie.



Les deux populations d'ours (valeurs plus sombres). Oviedo : capitale des Asturies.
A gauche, la Galice (Lugo); à droite : la Cantabrie (Santander); en bas : la Castille-León.

Dans son Décret 9/2002, du **24 février 2002**, qui "révise la plan de récupération de l'ours brun dans la Principauté", le Gouvernement asturien indique : "les **deux populations sont séparées par 30-50 km de distance où s'accumulent d'importantes structures et activités humaines.** »

Objectif : "assurer sur un long délai la viabilité des populations d'ours cantabriques en augmentant leur nombre et leur distribution, dans les limites inhérentes à la coexistence avec les communautés humaines et leur développement socio-économique".

Mais ce Décret définit une telle quantité de modifications, de contraintes à exercer, qu'il en dépeint une situation où le milieu (naturel et humain) paraît peu favorable à une telle cohabitation, sans dommage pour l'un ou l'autre des « partenaires » concernés.

A la suite, la Principauté a commandé une *Estudio genético del oso pardo cantábrico en Asturias*, qui, en **décembre 2003**, concluait qu'il était indispensable pour assurer sa survie « d'améliorer l'habitat et éliminer les barrières artificielles existant entre les deux noyaux ». C'est à dire, **éliminer les structures et activités humaines** mentionnées dans le décret (Etude téléchargeable en tapant le titre).

Sans envisager une telle « élimination », l'analyse scientifique produite hors commande officielle, reconnaît que le milieu, malgré la très forte dépopulation des zones concernées, n'est pas favorable à l'extension d'une population d'ours naturellement viable :

- **octobre 2003** (Conservation Biology, Volume 17, No. 5), deux biologistes allemands et deux espagnols (Javier Naves, Miguel Delibes, on retrouve leurs noms partout) publient une étude sur la qualité de cet habitat, conclusion : « **Nos analyses peignent un tableau pas très optimiste des conditions d'habitat de l'ours brun dans le nord de l'Espagne [...] cet habitat présente une proportion élevée de caractéristiques sous optimales, situation caractéristique de nombreuses espèces dans des zones fortement humanisées..** »

- **novembre 2005**, le même Javier Naves dans une interview à *La Nueva España* : consensus scientifique sur le nombre d'ours nécessaire pour que la population soit naturellement viable : « **des centaines d'ours sur des milliers de kilomètres carrés** ». Il en conclut alors logiquement que la population d'ours dans la Cordillère ne pouvait : « **être considérée viable** ».

Et il souligne le paradoxe suivant: limitée à son chiffre actuel, « **il faut alors envisager d'avoir toujours cette population en « soins intensifs » sous assistance respiratoire, alimentaire, et en interchangeant les bêtes** » pour assurer la reproduction en évitant la consanguinité ;

Pour l'habitat : « **je ne sais pas si nous avons l'espace suffisant. Où allons-nous les mettre ? Ils ne peuvent pas trouver place dans les Asturies** ».

En 2000, cette analyse était celle de Guillermo Palomero, Pdt de la Fondation Oso Pardo: « **Il faut tenir compte du fait que, au niveau mondial, on associe la viabilité d'une population d'ours à plusieurs centaines d'individus sur des superficies de plusieurs milliers de km²** » (Publicaciones de Biología de la Universidad de Navarra, Serie Zoológica, 26: 129-135, 2000).

Mais le même auteur, en **novembre 2005**, cette fois dans un quotidien et pas dans une

publication scientifique, à propos des doutes sur la viabilité de cette population, rejetait cette analyse en soulignant que de 93 à 2003 la population avait augmenté et que “*c’est cela qui importe, et pas la discussion académique quant aux références nécessaires pour qu’une population soit viable*”. Vérité à géométrie variable ... ?

Pour F. Purroy, professeur de biologie à l’université de León “*les problèmes réellement graves qui affectent cet espèce*” sont liés à la dégradation de l’habitat : pour de bonnes conditions de conservation, la couverture forestière doit se situer “*entre 25 et 50% du territoire*”. Il cite alors Palomero, pour qui les Plans de restauration ont freiné la diminution mais « *la menace persiste* ».

L’article conclut : « *Vu la situation actuelle, la réalité et l’optimisme sont en conflit. Plusieurs études montrent qu’une population d’ours entre 30 et 70 individus s’éteindra dans une probabilité de 95% en moins de 100 ans compte tenu de trois facteurs : la qualité du milieu, les caractéristiques génétiques et la démographie de cette population* ». (*El Diario de León* du **13 novembre 2007**).

Il s’agit là de la population orientale uniquement, zone géographique très restreinte, cela indique ce qu’il faudrait sur l’espace infiniment plus grand et plus anthropisé des Pyrénées.

Autres problèmes :

- article de *La Nueva España*, **mai 2007** : grande inquiétude pour les oursons, alors que 262 seraient nés entre 89 et 2006 (estimations) la population totale n’a que peu augmenté, plus de 50% n’arrivent pas à l’âge adulte, pourquoi ????

- selon le FAPAS (Fond de protection des animaux sauvages), comme pour les vautours, l’interdiction de laisser dehors les cadavres de bétail entraîne manque de nourriture et les ours seraient en situation de quasi famine (ce que m’ont confirmé nos contacts asturiens, les ours sont maigres, faibles, et arrivent même jusqu’aux portes d’Oviedo à la recherche de nourriture)

Tout cela montre bien qu’un problème existe :

- le milieu dit « naturel » (?) est-il en lui-même capable de permettre à une population suffisante d’ours de survivre sans « *l’assistance respiratoire* » dont parlait Javier Naves ?

- jusqu’à quel point est-on prêt à supprimer les activités humaines pour permettre aux deux populations de devenir réellement viables sans cette perfusion ?

Pour assurer, sans certitude au demeurant, la survie d’une population d’ours dont les deux noyaux se seraient rejoints (« *supprimer les barrières artificielles* »), la carte ci-dessous du service statistique asturien de l’Environnement, montre que c’est tout l’espace montagnard qu’il faudrait geler.

La zone de « distribution potentielle » fait la jonction entre les deux noyaux. C’est presque la moitié du territoire asturien qui serait ainsi concernée ! La question posée par Javier Naves n’aurait ainsi plus de raison d’être : l’espace pour les mettre ... il « suffirait » de le prendre, « *d’éliminer* » (*eliminar*) comme le dit si délicatement l’étude de 2003.

En est-on déjà là, et qui voudrait, dans les Pyrénées, en arriver là ? ...

